

La charrue

Autor(en): **O.-D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 34

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193104>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Eh bien ! voilà ta couche.
Dors-y jusqu'au jour ;
Sur ton front pur ma bouche
Prend un baiser d'amour.
Ne rougis pas, bergère,
Ma mère et moi, demain,
Nous irons chez ton père
Lui demander ta main.

On se demandera sans doute pourquoi nous publions cette vieille romance, d'un caractère si ingénu, presque enfantin. Eh bien, c'est que nous pensons qu'il est encore de nombreux lecteurs qui n'en connaissent pas l'origine et ne se sont jamais douté qu'elle était due à la plume d'un des hommes les plus fougueux de la Révolution française.

Ces couplets, composés quelque temps avant les terribles événements de 1793, et qui eurent d'abord pour titre : *l'Orage*, sont de Fabre-d'Eglantine. La musique, qui est charmante, est d'un nommé Simon.

Disons en passant que Philippe-François-Nazaire Fabre concourut, encore très jeune, aux jeux floraux, où il obtint comme prix une églantine d'or. C'est à partir de ce moment qu'il ajouta à son nom celui de cette fleur.

La vie de Fabre-d'Eglantine fut très agitée. Après avoir été professeur chez les docteurs de Toulouse, il se fit comédien et composa diverses pièces de théâtre qui n'eurent guère de succès.

On peut s'étonner que Fabre-d'Eglantine ait composé ce morceau d'un caractère si paisible, si champêtre dans un moment où se préparait une révolution qui allait ébranler toute la vieille Europe. Pour le comprendre, il faut se reporter à la fin du XVIII^e siècle, où un courant idyllique se manifestait dans toutes les productions littéraires, où Marie-Antoinette jouant à la bergère avait au Trianon sa Suisse en miniature, ses vaches, ses vachers et sa laiterie.

Les romanciers, les poètes, les de la ville et des salons, s'étaient épris de la campagne et chantaient les mœurs villageoises. L'élan qui portait les cœurs et les esprits de ce côté-là était si fort, qu'il ne s'arrêta pas même sous la Révolution. Fabre-d'Eglantine n'y échappa point, car il écrivit *l'Orage* peu de temps avant d'être emporté lui-même par le grand orage de quatre-vingt-treize.

C'est ainsi qu'on vit sa romance : *Il pleut, il pleut, bergère*, partager la vogue avec les couplets de la *Carmagnole* et les strophes frémisantes de la *Marseillaise*.

Ami de Danton et de Camille Desmoulins, il fonda avec eux le Club des Cordeliers, fut nommé membre de la Commune le 10 août, puis député de Paris à la Convention. Il vota pour la mort de Louis XVI sans sursis ni appel. Membre du Comité de salut public, il contribua à la confection du calendrier républicain ; c'est lui qui trouva la nomenclature des douze mois de ce calendrier (Germinal, floréal, prairial...).

Attaqué injustement par Robespierre, il fut arrêté et condamné à mort. On raconte qu'il marcha au supplice avec courage, ne s'inquiétant que de la perte d'une comédie satirique politique dont on lui avait confisqué le manuscrit. D'autres ajoutent même que, ce jour-là, il pleuvait, et que sur la charrette Fabre-d'Eglantine s'amusa à siffler l'air de : *Il pleut, bergère*.

Tsacon tint à sè dzeins.

N'est pas défeindu dè bragà onna vouàiretta poru que sâi pas po son compto ; et quand on a lo tieu à la bouna pliace, on sè redzoî dè vairè sè pareints, ecliâo dè son veladzo et ecliâo dè son canton, ètrè oquiè ; et s'on dit qu'on est Suisse avoué honneu, lo faut assebin derè dè son canton et dè son veladzo ; kâ vo sèdè :

Tsaquie osi
Trâovè bio son nid ?

et on bon citoyein dussè teni po son pays et po se n'eindrâi.

Eh bin, s'on sè braguè cauquiè iadzo, on a bin résou. On père pào bin s'ein crairè on boquenet quand son valet a reçu lè galons à bin que l'a età nonmâ assesseu et mémameint municipau ; cein prâovè que lo luron est on gaillâ dè sorta. Et diéro ne fâ-te pas pliési dè vairè on névâo, on frère, on cousin à bin on onclio que sont dâi z'hommo d'attaque et que sont respectâ dè très-ti. Cein, c'est dè l'orgue bin pliâci.

Et po lo veladzo ; à mein qu'on ne sèyè dzalâo su lè z'autro, on est tot fiâi quand on pào avâi on conseiller, qu'on ne manquérai pas la vòta po on coup dè canon ; et s'on a on dzudzo, on assesseu à bin dâi s'officiers et dâi z'hommo hiaut pliâci, seimbliè qu'on est mé què lè z'autro, kâ tsacon n'ein a pas atant, et coumeint diablo on sè redressè quand on va dein lo défrou, et qu'on préfet, on président, on avocat, on conseiller d'Etat à bin on colonet vo vint saluâ per devant lo mondo et vo totsè la man, et que vo pâodè derè : « L'est dè tsi no ! » Nom de nom ! l'est cein que fâ honneu.

Et po lo canton, c'est lo mémo afféré. Que fâ pliési dè liairè su lè papâi lo nom dè noutron brâvo et respectablio conseiller fédérat et dâi z'autro conseillers que vont pè Berna. Et noutrè colonet et hiaut gradâ ! Quand on lè vâi traci à tsévau su lo front dè bandière, cré nom ! cein vo fâ dè l'effè. Enfin quiet ! on est fiâi d'étrè dè son pays !

Ora po fini, vaité z'ein iena, po fèrè à vairè coumeint quiet on vâo adé que sâi de qu'on a dein son veladzo oquiè dè mi què dein lè z'autro.

Dou gaillâ, ion dè pè lo Dzorât et l'autro dâi bords dâo lè, bragâvont su lè dzeins dè per tsi leu, su lè grands galâpins, et tsacon volliâvè que lo pe grand sèyè dein son veladzo.

— Y'ein a ion per tsi no, se desâi lo dzorattâi, que n'est pas fottu dè passâ pè la portetta dè la porta dè grandze sein sè ecliennâ ; et quand dâi écâorè, la verdzetta dè se n'èclliyi tapè contrè lè hiao.

— Oh ! qu'est-te què cein, repond l'autro, tsi no y'ein a ion qu'est tant grand que l'est d'obedzi dè montâ su onna chaula po sè poâi motsi.

La charrue.

O genre humain, te nourris-tu
De l'éclat des grandes armées ?
Mieux vaut le produit d'un fêtu
Que tant de gloire et ses fumées !
Maudissons le fer des guerriers,
Douce paix, sois la bienvenue ;
Fils du chaume et des ateliers,
Sachons bénir l'humble charrue.

Ouvrez-vous, fertiles sillons,
Grands bœufs, faites frémir la plaine.
Avec le fer nous travaillons
Pour nourrir la famille humaine ;
Doux labeur, sois béni des cieus,
Champs aimés, ma voix vous salue ;
Au sein des sillons généreux
Sachons bénir l'humble charrue.

Poussez, blés verts !... Qu'ils sont épais !
Sur eux s'élève l'alouette ;
Autour d'elle règne la paix
Et le nid s'ébat dans l'herbette.
Chante encor de simples travaux,
Aucun camp ne s'offre à la vue ;
Tu maudis le fer des héros
Et tu bénis l'humble charrue.

Les épis sont murs... moissonneur,
N'entends-tu pas l'appel des cailles ?
Va ! prends ta faux, pense au glaneur,
Va ! le front serein tu travailles.
Salut à nos champs nourriciers !
Laboureurs, race méconnue,
Notre pain sort de vos greniers ;
Sachons bénir l'humble charrue.

Quand vient l'hiver, agriculteurs,
Le repos frappe à la chaumine :
Ce n'est plus l'heure des sueurs,
Et le bœuf noir en paix rumine.
Chantons autour de nos foyers
Où l'abondance est revenue ;
Enfants des hameaux, ouvriers,
Sachons bénir l'humble charrue.

O-D.

Histoire de parapluie.

C'était lors des dernières pluies, vers neuf heures du soir. Il faisait un temps abominable ; l'eau tombait comme par torrents. Un Lausannois venant de la gare du Jura-Simplon était arrêté dans une allée du Petit-Chêne, attendant la fin du déluge.

A ce moment passe un étranger s'abritant sous un large parapluie qui lui demande :

— Auriez-vous l'extrême obligeance de m'indiquer le chemin de l'hôtel du Nord ?

— L'hôtel du Nord ? Parfaitement, je vais vous y conduire.

— Je vous remercie infiniment.

— Oh ! il n'y a pas de quoi, je profiterai de votre parapluie, si vous le permettez.

— Cela va sans dire. Prenez mon bras.

Et les voilà partis, sous le parapluie ruisselant.

Ils descendent la rue Pépinet et prennent la rue Centrale. Au milieu de celle-ci, le Lausannois s'écrie :

— Ah ! voici ma porte.